ni contrôle, tout cet héritage de la Renaissance et de Ronsart, trop scrupuleusement gardé par notre grande école française. En répudiant le vrai, le pur classicisme, on nous affranchissait au moins du faux. Et nous voilà parmi ces ruines, nous chrétiens lettrés, un peu comme seraient les survivants honnêtes d'une révolution radicale en situation de tout refaire à leur mode sur un sol où rien du passé ne resterait debout. De l'anarchie littéraire qu'on nous offre, prenons au moins la liberté. Nous voilà maîtres d'écarter à la fois et le fantaisisme du jour et le formalisme étroit de jadis, et la révolution et l'ancien régime. . . . Puisse nous le bien entendre, et ici comme ailleurs, la révolution se sera faite sans nous et contre nous, à notre bénéfice."

C'est dans cette vue que plusieurs critiques et écrivains de ce siècle, aussi distingués que catholiques, ont entrepris de relever et garder, dans un esprit un peu différent des anciens critiques, il faut l'avouer,—les vrais principes de l'art d'écrire. Ils ne rejettent aucune des bonnes traditions et autorités du passé, mais ils s'appuient plus sur le fond et l'autorité des principes et des choses elles-mêmes que sur l'autorité des personnes.

C'est là la pensée qu'a développée le P. Loughaye, dans la magnifique synthèse de son beau livre sur la "Théorie des Belles-Lettres." "Selon nous, dit-il dès les premières pages, la parole littéraire se mesure aux exigences vraies de l'âme du lecteur ; et ces exigences, à leur tour, peuvent se résumer dans cette formule : écrivain, orateur, mettez votre âme dans votre parole, toute votre âme, votre âme telle que Dieu l'a faite et qu'il la veut, avec sa physionomie propre, sa puissance originale, mais encore avec les traits communs et obligés qui la font droite, haute, ordonnée, raisonnable." "S'il est, ajoute-t-il, un préjugé funeste à l'art de parler ou d'écrire, c'est de l'imaginer comme un je ne sais quoi de factice, d'artificiel, de le concevoir comme un ornement appliqué par le dehors et qui ne tiendrait pas à la substance de l'âme. Erreur. Chez celui qui l'exerce, le talent littéraire est la fleur de l'âme ; c'est l'âme elle-même qui se montre naïvement, et avec elle, tous les objets de sa pensée, Dieu, l'homme, le monde, tous fidèlement rendus et cependant bien marqués de son empreinte personnelle. Là est à nos yeux le premier et le dernier mot de toute doctrine littéraire. . . ." Si nous rapprochons de ces paroles celles de Joubert : "Plus une œuvre d'art ressemble à une parole, plus cette parole ressemble à une âme, plus cette âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau ;" si nous y ajoutons cette autre d'un